



Paul Fauray

LA BOMBE DES MOLLAHS



éditions du
ROCHER

R O M A N

LA BOMBE DES MOLLAHS

DU MÊME AUTEUR

Mort sur annonces, Liv' Éditions, 2003.

L'Amant double, Liv' Éditions, 2004.

Toulon-sur-Seyne, Liv' Éditions, 2006.

Meurtre au Kosovo, éditions Anne Carrière, 2006.

La Sourate du Khamsin, éditions du Rocher, 2010.

PAUL FAURAY

LA BOMBE DES MOLLAHS

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

© Éditions du Rocher, 2012.

ISBN version papier : 978-2-268- 07292-0

ISBN version pdf : 978-2-268-07670-6

À mon père, disparu avant que je sache qui il était vraiment.

À mes enfants, qui me donnent la force.

À tous ces morts que j'ai croisés et dont j'ignore les noms.

Prologue

Beyrouth, quartier chrétien, 24 juin 1984, 23 h 30

L'attentat contre le bâtiment Drakkar avait coûté la vie à plus de cinquante militaires français du 1^{er} RCP, le 1^{er} régiment de chasseurs parachutistes. Au même instant, un second camion chargé d'explosif avait tué plus de deux cents marines au campement américain. Walid Kamal Soumié, Palestinien enrôlé dans le mouvement paramilitaire Hezbollah pro-iranien qui tenait les quartiers de Beyrouth, en avait été l'organisateur. Michel Desjours, colonel des troupes de marine, était sur les traces du terroriste.

Il avait fixé un rendez-vous au cimetière chrétien de la ville avec un contact qui devait le conduire au tueur. La journée avait été éprouvante entre les palabres dans des commerces au fond de coupe-gorge, les interlocuteurs douteux et les mouchards fourbes. Chaque entrevue pouvait cacher un piège. Le colonel savourait sa bière turque, une Efes fraîche. Il posa des livres libanaises et régla l'addition. À moins de un kilomètre, une compagnie de Français s'était retranchée à l'abri des attaques kamikazes.

Michel Desjours abandonna les allées couvertes et se faufila sur d'étroits trottoirs défoncés, avant de bifurquer dans une rue adjacente à la recherche du taxi dont il louait les services depuis une semaine.

Il avait hâte de remplir sa mission, obtenir des informations pour localiser Walid Kamal Soumié, l'auteur des attentats sanglants.

Michel Desjours rejoindrait ensuite son hôtel sordide pour récupérer de sa journée, dans une chaleur insupportable et le bourdonnement des moustiques. Une fois encore, il ne fermerait pas l'œil de la nuit.

Ce qu'il pressentait le rendait nerveux. L'aventure française, jonchée de cadavres, débutée six ans plus tôt, allait probablement s'interrompre. Elle se terminerait par une fuite de Beyrouth face à la violence et aux dangers du Hezbollah. La France céderait à la menace. Lui, le colonel Desjours, en localisant le responsable des attaques meurtrières, allait peut-être surseoir à cette déroute. Les informations qu'il obtiendrait permettraient l'élimination de cet assassin. Il pensait pouvoir inverser le sens de l'histoire.

Il se savait reconnu, mais devait en courir le risque. Aussi, depuis une semaine, l'agent secret français avait-il réellement le sentiment d'être suivi, surveillé.

Le long des artères animées, les enseignes lumineuses des bars clignotaient. La charia, accompagnée de toutes ses interdictions, régnait à une portée de fusil. Mais à Beyrouth-Ouest, quartier chrétien, tout s'achetait. La capitale libanaise était un casino à ciel ouvert. On assistait au ballet des gamins des rues qui conduisaient tout chaland à ce qu'il cherchait. La nuit retentissait du fracas des canonnades entre factions, armée libanaise contre milices chrétiennes, musulmans contre maronites, Libanais entre eux, confession contre confession. La guerre, commencée neuf ans plus tôt, ne finirait que le jour où le drapeau du Hezbollah flotterait sur le palais présidentiel libanais de Baabda.

Les taxis attendaient, hélant les clients à la sortie des bars. Le colonel Desjours chercha Rafik du regard, le chauffeur qu'il employait.

– Je suis là, *ya sayiid*.

Le Libanais, avec sa barbe de trois jours, avait signalé sa présence par cette expression propre aux pays arabes. L'officier monta dans le véhicule.

– Comme d'habitude, à l'hôtel Siesta, *sayiid* ?

– Oui, Rafik, à l'hôtel Siesta.

Rafik démarra. L'établissement n'était qu'à dix minutes du centre-ville. Le taxi remonta l'avenue Pierre-Gemayel, laissant

l'hippodrome sur la droite, puis s'engagea sur l'avenue Damascus. Une voiture les filait. Le Français l'avait remarquée. Le chauffeur ne cessait de surveiller son passager dans le rétroviseur, du coin de l'œil.

– Tu ne t'arrêtes pas à l'hôtel, tu continues. On va faire un tour, un très long tour.

– D'accord, *sayiid*! fit Rafik. C'est toi qui paies. Tu veux aller où?

– Tu roules. Je te dirai où tourner.

– C'est juste pour savoir, *sayiid*. Il faut éviter les *checkpoints*, il y en a partout, des milices, l'armée, le Hezbollah. Ils t'arrêtent, ils tirent, c'est pas bon.

– Tu roules, répéta le colonel. Je te dirai où tourner.

Les deux hommes longèrent une ligne imaginaire qui séparait le quartier chrétien des autres. Ils sortirent de la ville, filèrent droit devant eux avant de repartir en direction du port. Au loin, les éclairs de tirs de mortiers musulmans répondaient à l'éclat de l'artillerie chrétienne. Michel Desjours se détendait; il fit signe au conducteur.

– Tu vas tourner à droite, on va au cimetière chrétien.

– Ça va être dur, *sayiid*, avec mon taxi, je vais me faire repérer. J'ai beau être chrétien, mais on ne roule pas de ce côté de la ville à cette heure. Il y a le couvre-feu, c'est pas sûr. C'est 100 000 livres¹.

– Non, 50 000. Si tu as peur, tu me laisses devant le Lycée français.

– Il n'y a plus personne au Lycée français, les bâtiments sont vides; le cimetière, il s'y passe des choses.

Le colonel Desjours ne releva pas. Le chauffeur comprit. Son passager devait s'y rendre coûte que coûte.

– Ok, *sayiid*, 50 000, je te dépose au cimetière.

– Tourne là! Tout de suite!

Dans un crissement de pneus, le taxi s'engagea brusquement sur Hassan-Kronfol, une ruelle déserte. Après 100 mètres, on ne pouvait plus les voir depuis l'avenue. Le Français fit signe de

1. En monnaie libanaise, 100 000 livres valent en moyenne 50 euros.

s'arrêter. Il descendit, vit passer une, deux voitures, puis plus rien. *Éclairs lointains, grondements d'artillerie.* Le colonel tendit les billets.

– Tiens, tes livres.

– Ok, *sayiid*. Et toi, tu pars comme ça, tout seul ?

– Ne t'occupe pas de moi, c'est mon problème !

Le colonel s'enfonça dans l'obscurité. La lune éclairait l'enceinte du cimetière au bout de la ruelle. Le taxi retourna au centre-ville. Le rendez-vous dans cet endroit sinistre n'effrayait pas le Français. Il y était venu à plusieurs reprises pour y trouver la paix. Chaque fois, ses escapades l'avaient délesté des tourments de la guerre, des violences de la ville. Il poussa la grille. Le grincement des gonds se perdit dans la noirceur de la nuit.

Le colonel entra, puis s'assit à l'abri d'un cèdre. Il caressa l'écorce de la main. Fissurée en petites écailles, la peau de l'arbre trahissait une pleine maturité. La cime semblait se perdre dans les étoiles. Michel Desjours respirait amplement pour se calmer ; le contact du bois rugueux sur ses doigts le rassurait. Il ferma les yeux, tenta de discerner le silence à travers les rafales et les explosions lointaines incessantes. L'obscurité était constellée d'éclairs de canon dans les quartiers. Il pensa à la mort, à sa mort. Le colonel devait vivre s'il voulait revoir son fils, jeune aspirant médecin. S'il venait à mourir, il craignait que François ne revienne un jour à Beyrouth faire toute la lumière sur sa disparition.

La lune s'insinuait entre deux immeubles aux façades criblées d'impacts. Par instants, sa luminosité perçait en une longue raie bleue à travers les murs crevés de tirs. Le cimetière, au cœur de la ville, bruissait du vent du désert, des animaux sauvages qui avaient de nouveau investi la ville. Quelques prédateurs audacieux se repaissaient des corps jetés dans des sépultures sommaires. Michel Desjours était apaisé. La nuit fut déchirée par les phares d'une voiture sur l'avenue. Le véhicule s'engagea dans la ruelle jouxtant le cimetière, il s'approchait. Le Français discerna le ronflement sourd d'un 4 × 4. Le tout-terrain s'arrêta à quelques mètres du portail métallique. Les portières s'ouvrirent, quatre hommes en descendirent. Le colonel porta la main au-dessus de ses yeux, cherchant à identifier quelqu'un dans la

lumière des phares. Il avait donné rendez-vous à un proche du chef du Hezbollah. Une ombre se détacha du groupe.

– Vous ne vous attendiez pas à me voir, mon colonel.

L'officier avait face à lui l'homme recherché par les services français et américains. Toute fuite était vaine.

– Fouille-le.

Un homme en treillis palpa l'officier debout des pieds à la tête, mains en l'air, jambes écartées. Il se tourna vers Walid Kamal Soumié, le chef des combattants.

– Il n'est pas armé.

– Vous êtes un homme très courageux, mon colonel. Occupez-vous de lui, ordonna-t-il.

Deux hommes maîtrisèrent le Français, tandis qu'un troisième le bourra de coups à l'abdomen. L'agent tomba à genoux.

– Vous me cherchiez, mon colonel ? Vous m'avez retrouvé. Vous pensez que nous allons vous égorger comme un porc ? Nous ne sommes pas des sauvages, mon colonel, nous savons nous comporter comme des Occidentaux face aux gens courageux.

Celui qui lui faisait face, la trentaine arrogante, le cheveu brun épais et dru, la barbe taillée, le cou enveloppé d'un chèche blanc et noir, croisait les bras. Michel Desjours le distinguait dans la clarté de la lune. Le chef du Hezbollah désigna d'un geste le Français à terre. La leçon devait se poursuivre.

Les agresseurs le rouèrent à nouveau de coups. L'un frappait du poing, l'autre à coups de pied. Michel Desjours sentit son avant-bras droit se briser comme une branche morte. Le craquement résonna dans le cimetière. Un ranger vint lui écraser l'arête du nez, un autre lui explosa la lèvre, tandis que des éclats de dents crissèrent dans sa bouche. Le colonel était presque inconscient lorsque les coups cessèrent. Il discernait difficilement d'un œil la clarté blafarde de la lune, l'autre œil étant masqué d'un hématome. À genoux, appuyé sur les mains, Michel Desjours souffrait stoïquement. On l'aspergea d'un liquide frais qui pénétra ses vêtements. De l'essence, il s'agissait d'essence. L'officier comprit, ne réagit pas, refusa d'implorer. Il allait donner une leçon à ses bourreaux.

– Vous allez être un exemple, mon colonel, lâcha le terroriste. Après vous, plus personne ne cherchera à me capturer.

Michel Desjours s'était levé, opposant la dignité à la cruauté. Il ne baissa pas le regard quand son vis-à-vis craqua l'allumette. Un souffle soudain balaya le silence, les flammes illuminèrent le cimetière. Desjours, transformé en torche, agita les bras, puis réussit, en quelques pas surhumains, à rejoindre le cèdre auprès duquel il s'était assis à son arrivée dans le cimetière. Il enserra l'arbre. Il serrait, serrait pour se donner la force de rester debout. Les flammes roussirent l'écorce, puis les branches au-dessus. Sous l'action de la chaleur, la résine sourdait à travers le bois, elle ne lâcherait plus l'homme. Haut dans le ciel, un innocent nuage, ignorant la folie des hommes, s'était aventuré au-dessus de Beyrouth. Il libéra une ondée inattendue. Les flammes du brasier faiblirent pour laisser place à une forme humaine calcinée et fumante. Les bras soudés à l'arbre n'avaient pas relâché leur étreinte.

Walid Kamal Soumié n'avait cessé de lisser sa barbe taillée tout en contemplant le spectacle. L'assassin, appuyé contre une tombe, restait admiratif. Sa victime s'était consumée debout, sans un cri. Il regrettait cependant de ne pas avoir vu la vie s'échapper de ses yeux. Il s'en délectait lorsqu'il égorgeait ou abattait d'une balle. Quelques gouttes de pluie s'insinuèrent dans son cou, sous son chèche. La sensation désagréable lui fit rentrer la tête dans les épaules. Il était temps de partir. Un de ses hommes ouvrit la porte arrière du 4 × 4 en s'effaçant devant lui. Walid Kamal s'assit sans se retourner.

Désormais, aucun service secret ne s'aventurerait à sa poursuite.

Quotidien Sud-Ouest, 26 juin 1984

Le colonel Michel Desjours, officier au 6^e RPIMa, régiment parachutiste d'infanterie de marine de Mont-de-Marsan, actuellement déployé dans le cadre de la Finul², a été tué au cours

2. Force intérimaire des Nations unies au Liban.